



LE MIROIR  
DE  
PETER

JOHN ETHAN PY

HWS

Du même auteur, aux éditions de l'Homme Sans Nom :

Sous le nom de Sébastien Péguin/John Ethan Py  
(selon l'édition) :  
*Le Songe d'Adam*

Sous le nom de John Ethan Py :  
*Chesstomb*

JOHN ETHAN PY

LE MIROIR  
DE PETER

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

Collection dirigée par Dimitri Pawlowski

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2016.

Illustration de couverture : Simon Goinard

ISBN : 978-2-918541-24-0

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil

E-mail : [contact@editions-hsn.com](mailto:contact@editions-hsn.com)

[www.editions-hsn.com](http://www.editions-hsn.com)

*À Julia, ma sœur bien aimée.  
Tu es formidable, frangine !*



*Les miroirs ont été inventés  
pour que l'homme se connût lui-même.*

Sénèque



2001, *c'est la clef, mon ami.*

Il le savait. Il le savait parce que tous trois partageaient ce secret. Peter, George. Et Stanley, lui aussi, devait le savoir.

2001, *c'est la clef.* Oui. Mais pour ouvrir quelle porte ?

Aussi il se demanda à partir de quand avait commencé le cauchemar, et la longue suite de cataclysmes qui s'était ensuivis. À quand fallait-il remonter ? Qu'est-ce qui avait provoqué tout cela ?

La grande pièce blanche et son mobilier façon Louis XVI avaient désormais un air absurde, décalé.

Il jeta un regard à son épouse prostrée sur les dalles lumineuses.

— Reste avec moi, je t'en supplie, reste. (Elle pleurait, et la tristesse se lisait dans chacun de ses traits.) Tu as besoin de moi, et j'ai besoin de toi.

Là, seul désormais devant le choix qui s'imposait à lui, il s'effondra. Un choix, des conséquences. L'horrible loi des causalités. Rester, c'était abandonner toute possibilité de savoir, d'utiliser la clef. Et peut-être de sortir de ce cauchemar.

Des images de films défilèrent devant ses yeux.

*Je cherche des images, et en voici,* se dit-il.

Des images. Typiques. Le générique de *Lost Highway* de David Lynch, avec cette route infinie qui défile sous les phares d'une voiture, filmée au ras du sol. Une route, forcément, et ses tronçons qui se placent les uns à la suite des autres comme des pièces de puzzle qui se joignent sans jamais former aucune figure. Et puis ce plan d'introduction hypnotique d'un film de Lars von Trier. *Europa*. Un plan en noir et blanc sur des rails de train. Et cette voix grave qui décompte son compte à rebours pour plonger le spectateur dans le film, ponctuée par des coups d'archet sur des cordes de violon.

L'image de la route était facile, mais persistante. S'il écrivait un jour sa propre histoire, c'est cette image qui s'imposerait à lui.

Il soupira longuement.

— D'accord, je reste.

Les autres le regardèrent, et un sourire plein de satisfaction se forma même sur le visage de certains. Son épouse se jeta dans ses bras et pleura de plus belle.

Oui, il resterait. Il ne partirait pas. La vie allait reprendre son cours habituel, avec sa signification, ou du moins ce qu'il en avait compris. À la possibilité de tout changer de manière si radicale, il avait préféré celle d'un monde rassurant, déjà connu. Une vie qu'il affectionnait, avec son lot de joies et de peines. De satisfactions et d'amertumes.

Il lui faudrait peut-être raconter son histoire. En faire un roman ? Pour comprendre comment tout cela était arrivé. En comprendre toutes les ramifications, si cela était possible, et surtout en comprendre le sens profond. Tout cela devait bien avoir un sens.

*Tourner la page. Je dois tourner la page, se dit-il.*

Une autre évidence, une autre image. Un retour à sa vie normale.

Et, tandis que son épouse se pelotonnait contre lui et qu'il la sentait tressauter de restes de sanglots, il murmura :

— Je vais décompter de... soixante-quatorze, jusqu'à...  
... l'espace d'une odyssee.



# PREMIÈRE PARTIE

En guise d'introduction à la  
psychanalyse de George Mothershield

*I'm starting with the man in the mirror  
I'm asking him to change his way  
And no message could have been any clearer  
If you wanna make the world a better place  
Take a look at yourself and then make a change*

*Man in the mirror*, Glen Ballard, Siedah Garrett  
interprété par Michael Jackson

— I —

## Un patient très particulier

*J'admire cet homme*, pensa Satiajit Wilcox.

Lui qui cherchait un modèle d'homme et de professionnel sur lequel se calquer, sur lequel il pourrait construire son image, en avait trouvé un dans la personne de Curtis Laurence.

Curtis Laurence était le psychanalyste le plus apprécié de tout Hollywood. Il s'était mis sur un pied d'égalité avec sa clientèle en l'accueillant dans une villa située sur Beverley Hills. Depuis les baies vitrées du bureau, Satiajit apercevait la piscine en forme de haricot en contre-bas. Quelques transats et des parasols. Plus loin, du côté végétation, un jardinier s'occupait à tailler des buissons et des haies en formes d'animaux.

— Vous vous demandez certainement pourquoi vous êtes ici ?

La pièce tapissée de lambris couleur acajou était toute de luxe et de raffinement. Un mobilier en cuir beige signé par un grand designer, un bureau directorial de même couleur que le

lambris, une batterie de diplômes encadrés sous verre. Il y avait quelques œuvres d'art cotées, aussi. Satiajit reconnut un Magritte sur le pan de mur séparant les deux grandes baies vitrées du bureau. Le tableau figurait un homme vu de dos devant un miroir reflétant son dos.

La pièce faisait aussi office de salle de consultation. Le traditionnel divan avait lui aussi sa place, mais Satiajit tournait le dos au coin réservé à l'analyse.

Les deux hommes portaient chacun un costume simple mais élégant, fait sur mesure. Curtis Laurence défit deux boutons de chemise, en signe de décontraction. Il était important pour un psychanalyste, surtout dans le milieu hollywoodien, de se trouver un style ; Satiajit, pour sa part, avait opté pour des chemises à col mao en toute circonstance.

Curtis Laurence, qui avait vingt ans de plus que lui et fêtait sa cinquante-troisième année, adoptait plutôt la mode locale : bronzé sans excès, prenant soin de lui, faisant de la musculation régulièrement. Curtis était une sorte de légende vivante qui avait acquis la notoriété et le respect de la part des acteurs, producteurs et artistes de Los Angeles autant que de ses confrères psychanalystes. Il incarnait cet équilibre paradoxal et fragile entre l'ostentation matérielle du milieu hollywoodien et le sérieux et la profondeur du monde psychanalytique.

— Je me doute que vous ne m'avez pas fait venir ici pour discuter peinture, plaisanta Satiajit, mais pour me faire une proposition. Un patient ?

Curtis prit un stylo-plume en acier d'un élégant écrin et sortit un paquet de feuilles d'un tiroir de son bureau.

— C'est le cas, en effet. Un patient très particulier. Et vous m'excuserez le côté peu orthodoxe de cet entretien.

Satiajit signifia d'un geste de la main que cela ne le gênait pas.

— Vous savez que, depuis la mort de Marc Kaufmann, c'est moi qui suis en charge de trouver des « successeurs » (En disant cela, il mima deux guillemets.) à sa clientèle. Concernant le patient dont il est question, je n'ai pas eu à chercher, car votre nom figurait dans la liste laissée par Marc, et il était souligné. Mr Wilcox, je crois savoir que vous souhaitez avancer dans ce métier, n'est-ce pas ?

*Je veux devenir comme vous,* songea intérieurement Satiajit.

Lorsqu'il avait garé sa Volvo décapotable à côté de la Bentley rutilante de Curtis, Satiagit avait mesuré le chemin qui lui restait à parcourir avant de parvenir au degré d'accomplissement qu'il s'était fixé comme objectif.

— J'ai des aspirations, comme tout le monde, répondit-il.

— Mr Wilcox, ne faites pas le modeste, même si c'est tout à votre honneur, dit Curtis en manipulant son stylo-plume. Vous écrivez et publiez plus d'articles à vous seul que trois confrères réunis. Je suis admiratif. J'ai lu celui que vous avez consacré au cinéma d'horreur, et à ce réalisateur...

— La *Psychanalyse du cadavre vivant*, sur les films de Roméro ? fit Satiagit. (Curtis opina du chef.) Je suis surpris que vous ayez lu cela, c'était un travail de jeunesse.

— Votre approche m'a étonné. Elle sortait des sentiers battus. Et vous aviez déjà une affinité évidente pour le monde du cinéma... C'est pour cela que Kaufmann vous a choisi.

Curtis se renfonça dans son fauteuil.

— Je suis réaliste, Mr Wilcox. Je sais que les gens, les artistes et les acteurs en tout cas, en ont assez de la psychanalyse classique. Ils ne veulent plus venir « en analyse ». Le terme est bien trop effrayant. Ils ne veulent plus de tout cela, expliqua-t-il en pointant de son stylo le coin du divan. Maintenant, nos vedettes veulent des « coachs », des gens qui les « motivent », des cures « efficaces ».

Curtis posa son stylo sur son bureau et soupira.

— Nos patients sont parfois excentriques, et nous devons nous adapter. Notre métier évolue, Mr Wilcox, il change. Et il doit en être de même pour nos méthodes. Et vous, Satiagit, vous vous tournez vers des techniques nouvelles. Et c'est ce que souhaite ce patient. Il a demandé qu'un autre psychanalyste reprenne le travail, mais d'une manière différente. Marc a jugé que vous étiez l'analyste idéal, ce que j'approuve également.

Satiagit, flatté, hocha la tête avec respect.

— Il est très rare de se voir proposer une telle opportunité, reprit Curtis. Financièrement, tout d'abord, mais aussi en ce qui concerne le travail de psychanalyse lui-même. Cela pourrait être un tournant dans votre carrière.

Le soleil ardent de Californie, haut dans le ciel, brillait comme un disque de platine et inondait la pièce. Curtis Laurence se leva

et, muni d'une télécommande, fit pivoter les fines persiennes dont chaque baie vitrée était pourvue. Le bureau se retrouva plongé dans une agréable pénombre.

— Cette ambiance aide souvent les patients à se sentir bien, commenta-t-il.

Le climatiseur, parfaitement silencieux, rendait la pièce plus agréable encore par sa fraîcheur.

— Je suis intrigué. Qui est le patient en question ? demanda Satiajit.

Curtis Laurence, debout près d'une des baies vitrées, se frotta la nuque puis se retourna. Il avança vers Satiajit d'un pas nonchalant, les mains dans les poches.

— Vous lisez ?

— Oui, beaucoup. Des articles spécialisés, les livres de nos confrères, régulièrement...

— Non, je voulais dire : est-ce que vous lisez des romans ? l'interrompit Laurence.

Curtis se tenait debout à côté de lui, à présent, et le toisait de toute sa hauteur.

— Des romans policiers, par exemple. Ce genre de choses...

— Pour cette partie, c'est plutôt mon épouse qui s'en charge, avoua Satiajit. Cela pose un problème ?

— Non, et dans un sens, je pense que c'est mieux, soupira Curtis. Cela vous donnera un œil neuf et neutre sur le patient, expliqua-t-il en contournant Satiajit pour aller se rasseoir dans son fauteuil. C'est un patient très particulier, comme je vous disais, et qui n'a rien à voir avec nos clients habituels d'Hollywood.

— Et qui est-ce, donc ?

Satiajit commençait à se demander si Curtis Laurence ne faisait pas durer le silence sur le nom du patient à dessein. Cela devait être une personnalité. Plusieurs noms lui passèrent en tête.

— George Mothershield ! annonça Laurence théâtralement en jetant un épais roman qui atterrit en claquant sur son bureau. Cela vous dit quelque chose ?

Plusieurs pages étaient marquées de languettes de post-it vert. Satiajit prit le livre, et l'ausculta. Le nom de l'auteur ne prenait pas loin de la moitié de la couverture brillante, et l'image dessus faisait apparaître un personnage sombre d'allure effrayante.

Le titre, *Memento Mori*, était gaufré en surimpression et écrit en vert brillant.

— George Mothershield, répéta Curtis, toujours avec emphase. Difficile de ne pas avoir au moins entendu son nom.

*George Mothershield*. Pour ce que Satiajit en savait, il s'agissait d'un des auteurs les plus lus en Amérique et dans le monde. Un auteur de best-sellers. Essentiellement des thrillers et des romans d'épouvante. Mais Satiajit n'en avait lu aucun.

— George Mothershield, répéta une troisième fois Curtis Laurence, comme une incantation. Je vois que son nom ne vous émeut pas plus que cela.

Pour la première fois depuis le début de leur entretien, Satiajit manifesta quelques signes d'inconfort, et tira sur son pantalon. Curtis parut amusé de son ignorance.

— Un petit survol de son CV, pour vous faire une idée, lui proposa-t-il. Surnommé « le Maître » dans les milieux littéraires. Des milliers de gens tressaillent à son seul nom. À leur sortie, chacun de ses livres reste plusieurs semaines en tête des meilleures ventes – mondiales, insista Curtis. George Mothershield est une véritable rente pour ses éditeurs. Il a obtenu plusieurs prix littéraires prestigieux, dont le World Fantasy Award et le Bram Stoker Award. Certains se damneraient pour avoir un autographe de lui.

Curtis fixa Satiajit, marqua une pause, et reprit :

— Si vous acceptez de vous en charger, vous allez faire des envieux dans le milieu. (Puis il se racla la gorge, visiblement gêné.) En revanche, continua-t-il en hésitant, il y a, disons... une « contrepartie » qui pourrait peut-être vous faire renoncer.



— II —  
Proposition

— Quelle est cette contrepartie qui pourrait me faire renoncer, selon vous ? demanda Satiajit.

— Je vous propose que nous voyions tout cela avec un rafraîchissement. Vous prendrez bien un verre ?

Satiajit acquiesça. Curtis Laurence prit son téléphone et appuya sur une touche. Pendant qu'il demandait à sa secrétaire de leur apporter de quoi se désaltérer, son invité en profita pour poursuivre son observation de la pièce.

Ses narines palpitèrent pour humer l'air. Son flair était une chose à laquelle il se fiait. De manière rituelle, Satiajit le faisait avec ses patients. L'odeur qu'ils dégageaient, leur parfum, tout cela le renseignait immédiatement. Aussi ses narines s'agrandirent-elles pour mieux déceler les nuances de senteurs de la pièce. Ici, même le parfum qui imprégnait le lieu sentait le luxe. Une odeur subtile de cuir et d'huiles essentielles.

Satiajit aurait pu se livrer à la psychanalyse de tout cela, naturellement, mais c'était une règle tacite entre confrères : aucune analyse entre analystes.

— La première de ces contreparties est minime. Il s'agit d'un CV, annonça Curtis en sortant un paquet de feuillets de son bureau.

— Un CV ?

— Oui, George Mothershield exige un CV de chaque analyste que je lui proposerai. Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que nous fassions un tour d'horizon du vôtre ?

Satiajit haussa les épaules, confirmant que ce n'était pas un souci pour lui.

— En plus du curriculum, je vais devoir aussi vous poser certaines questions qui seront parfois personnelles. Mais elles seront à la base de la relation que vous aurez avec le patient, c'est une autre de ses exigences. Si vous acceptez toutes ces contraintes, vous rencontrerez son épouse, Mrs Mothershield, demain. Ils ont une villa dans les environs. George Mothershield a vu nombre de ses romans adaptés au cinéma, et il est très près du milieu hollywoodien.

Satiajit tressaillit à cette annonce, ce qui n'échappa en rien à Curtis, mais celui-ci ne fit aucune remarque. Même si ses

patients lui avaient permis de s'approcher de plus en plus du milieu du cinéma, Satiajit s'était fixé comme objectif d'entrer de plain-pied dans ce domaine par le biais de son activité de psychanalyste.

— Il a un pied dans le cinéma ? relança Satiajit.

Curtis sourit, voyant où son jeune confrère voulait en venir.

— Bien plus qu'un pied. Je fais des analyses depuis un certain nombre de décennies maintenant dans ce milieu, et je peux vous dire que George Mothershield est investi dans de nombreux projets, que ce soit au niveau de l'écriture des scénarios ou financièrement en tant que producteur.

— En plus de son activité de romancier ?

— En effet. Je suis sûr que si vous faites du bon travail avec lui, et qu'il est satisfait de votre démarche, il vous présentera à de nombreuses personnes. C'est grâce à lui notamment que Marc Kaufman a pu devenir ami avec Woody Allen.

Des cinéastes passèrent devant les yeux de Satiajit. Des acteurs et des actrices, aussi.

— Vous pourrez parler de tout cela demain avec son épouse. Voici ses coordonnées. Elle a déjà les vôtres. En fait, je ne vous l'ai pas encore dit, mais un rendez-vous est déjà fixé.

— Même si je n'ai pas encore accepté ?

Curtis haussa les épaules d'un air de dire qu'avec ce genre de clientèle on passait outre certaines règles habituelles d'analyse et qu'il fallait composer avec.

— Qu'attend-elle de moi, exactement ?

— Elle vous le dira elle-même. Mais avant, nous devons procéder à ce petit récapitulatif.

— Je vous écoute.

On frappa à ce moment à la porte du bureau, et la secrétaire entra avec deux verres scintillants de condensation remplis de glaçons, d'un liquide transparent et de feuilles de menthe.

— Posez-les là, indiqua Curtis avant de tendre un verre à Satiajit. Ces sont des mojitos sans alcool, un délice.

Tous deux burent une gorgée, et Curtis passa une paire de lunettes demi-lune afin de lire le premier feuillet. Satiajit l'imagina ainsi en analyse, assis dans son fauteuil, un cahier ouvert sur les genoux, écoutant ses riches patients. Curtis Laurence avait un

air strict, que lui conféraient ses lunettes, mais il dégagait néanmoins un sentiment de bienveillance. Un trait supplémentaire que Satiajit nota mentalement dans l'image idéale qu'il se faisait d'un bon analyste.

Curtis prit son stylo, lut rapidement une feuille, et biffa quelques éléments.

— D'origine indienne. D'Inde, je précise. Vous avez été adopté à l'âge de dix-huit mois par Joe et Wilma Wilcox, c'est bien cela ?

— Oui.

— Vous avez vécu à Mountain View, en Californie.

— Au 272 Diablo Avenue, pour être précis. Pas très loin de là où un autre enfant adopté a passé son enfance et est finalement devenu célèbre, sourit Satiajit.

— Ah oui ? (Curtis Laurence réfléchit quelques secondes.) Jobs ?

Satiajit hocha la tête. Son confrère médita sur ce point, puis reprit :

— Vous ne connaissez pas vos parents d'origine et n'avez jamais fait de recherches les concernant.

Satiajit fit *non* de la tête.

— J'ai découvert que votre prénom était le même que celui d'un célèbre cinéaste indien, Satyajit Ray.

— En effet, mais mon prénom ne s'écrit pas pareil.

— Votre futur patient vous en parlera certainement.

Satiajit opina du chef, sans rien dire.

— Je continue : vous avez fait des études de psychologie en France, à Paris.

— Oui, à la Sorbonne.

— C'est un très bon point pour vous. Vous avez étudié là où la psychanalyse et la science psychologique sont nées.

— Je précise que j'ai aussi travaillé en psychiatrie au centre hospitalier Sainte-Anne.

— Je le rajoute, nota Curtis en griffonnant sur le feuillet. Ensuite, vous revenez pour vous installer tout d'abord à New York, où vous faites votre psychanalyse didactique avec Paul Kremer. J'ai été admirablement surpris par ce point : vous intégrez les pages de la revue *Art Fenomena*, qui vous demande chaque mois un article de psychanalyse sur un film de votre choix...

Satiajit, flatté, sentit que Curtis attendait une explication.

— La demande était urgente, et la revue n'avait plus personne pour cette page. J'ai envoyé un article sur le cinéma de Matthew Barney, et ça leur a plu.

Curtis Laurence fit une moue admirative, même si Satiajit supposa qu'il ignorait qui était Matthew Barney.

— Tout cela en écrivant aussi d'autres articles, je suppose ?

— En effet. Je préparais un livre sur une psychanalyse du film noir américain... que j'ai abandonné pour l'instant.

Curtis Laurence haussa les épaules et fit un sourire amer signifiant : « Nous devons tous abandonner certains de nos projets, hélas... »

— En tout cas, avec ce qui va vous être proposé, je suis sûr que vous ne regretterez pas. Donc, reprit Curtis, vous vous installez à New York, pendant deux ans, et ouvrez votre cabinet dans l'Upper East Side. Votre clientèle est du même ordre que celle de Paul Kremer.

— Des artistes, des architectes, essentiellement, commenta Satiajit.

— C'est là que vous expérimentez d'autres techniques, comme le « *tapping* » de Gary Craig et la technique de libération émotionnelle, ainsi que la nouvelle approche d'hypnose que propose l'EMDR, basée sur les mouvements oculaires. J'ai cru comprendre que vous pratiquiez aussi avec vos patients des séances d'immersion sensorielle ?

Satiajit confirma d'un hochement de tête.

— Vous déménagez ensuite pour venir vous installer ici en Californie à Los Angeles, pour vous rapprocher du monde du cinéma, je suppose.

— En effet. Une psychanalyse d'Hollywood me tente depuis des années.

Curtis haussa les sourcils, comme s'il disait : « Comme je vous comprends ! »

— Rien de particulier à rajouter ? demanda-t-il.

*Si, les patients sont trop peu nombreux, et je ne parviens pas à offrir à mon épouse le train de vie qu'elle souhaite...*

Satiajit fit *non* de la tête.

— À titre informatif, j'ai une liste qui précise avec qui vous avez travaillé. L'anonymat de nos clients n'est respecté qu'à un certain niveau.

Curtis Laurence se recula dans son fauteuil, retira ses lunettes, et mordilla l'extrémité d'une des branches. Il s'ensuivit un long silence. Satajit prit une gorgée de son mojito sans alcool. Curtis Laurence rangea ses lunettes puis remit sa série de feuillets dans le tiroir de son bureau.

— Je suppose que ce ne sera pas facile pour vous de décider si vous allez faire l'analyse de George Mothershield.

— Pourquoi dites-vous cela ? Quelles sont les autres conditions ou contraintes ?

Curtis soupira.

— Eh bien, au vu de votre parcours, tout vous désigne comme l'analyste idéal pour Mr Mothershield. Vous n'hésitez pas à avoir recours à des méthodes alternatives, vous êtes passionné par le cinéma, vous avez de l'ambition et du dynamisme. Mais... il se peut en effet qu'un point que je n'avais pas encore abordé soit décisif. Marc Kaufman s'en plaignait d'ailleurs souvent. George Mothershield passe l'essentiel de son temps en Oregon, et il exigera certainement que vous le rejoigniez là-bas.

— Comment faisait Kaufman ?

— Il se déplaçait.

Satajit fut effaré qu'un homme de l'âge de Kaufman se soit soumis à une telle gymnastique.

— Marc Kaufman a parfois bénéficié d'un jet privé pour lui permettre de faire les trajets, expliqua Curtis. Il jouissait même d'une maison là-bas, s'il le souhaitait. Mrs Mothershield a tendance à considérer les analystes comme sa propriété... comme quelque chose d'exclusif, si vous préférez.

Satajit nota la bascule de Mr Mothershield à son épouse mais ne fit aucune remarque.

— Et comment faisait Kaufman, avec ses autres patients... et la perte de leurs honoraires ?

— Mrs Mothershield comblait le manque à gagner. Elle est d'ailleurs prête à vous offrir le montant de toutes vos autres consultations pour que vous puissiez faire l'analyse de son mari.

— Qu'en dit Mr Mothershield ?

— Pour tout vous dire, c'est elle qui vous fera toutes ces offres. Elle paie l'analyse de son époux. Rassurez-vous, le montant qu'on vous proposera et les compensations offertes seront bien

au-dessus de tout ce que vous pouvez imaginer. Ils sont tous deux très fortunés, et George Mothershield touche des droits d'auteur à la hauteur de ses ventes spectaculaires, et c'est sans compter les gains liés au cinéma.

Satiajit se figura très bien tout cela. L'argent était un point important, capital, même, pour lui. *Problématique*, en vérité. Son analyse l'avait révélé, et il avait travaillé sur ce point. Les choses ne s'étaient pas arrangées lorsqu'il avait épousé Penny Brodekker, la fille d'un riche industriel du coton de Memphis. L'image de ses beaux-parents fortunés vint flotter devant lui, comme un fantôme.

— En tout cas, l'argent ne devrait pas être un problème avec ce que Mrs Mothershield va vous proposer, j'en suis certain.

Curtis ne dit rien l'espace d'un instant, but une gorgée de cocktail, puis planta ses yeux dans ceux de Satiajit.

— C'est une opportunité très particulière et unique qui vous est offerte. Je vous prie de la considérer très sérieusement, et de bien peser le pour et le contre. Mais le « pour » est tout de même énorme.

Satiajit s'apprêtait à se lever quand Curtis fit un geste pour lui indiquer de rester assis encore une seconde.

— Une dernière chose encore, je vous prie. Retenez bien ce que je vais vous dire : soyez très méfiant. George Mothershield est un homme très intelligent, talentueux, et... très sombre, ses livres le prouvent. Il essaiera certainement de retourner la situation et de jouer les analystes avec vous. (Curtis marqua une pause, et prit une longue inspiration.) Ma question va vous paraître bizarre, mais votre couple est-il stable, Mr Wilcox ?

Satiajit resta calme et ne cilla pas.

— Très. Penny et moi sommes mariés depuis cinq ans et nous attendons un enfant, enfin depuis peu, mais...

— Très bien, très bien ! s'empressa de le couper Curtis. S'il n'y a pas d'ombres au tableau, ni de névroses non résolues entre vous, c'est parfait...

— Pourquoi cette question ? s'étonna Satiajit.

— Eh bien, soupira Curtis, vous ne le savez peut-être pas, mais je dois vous le dire par honnêteté, cette psychanalyse avait vraiment beaucoup déstabilisé Marc Kaufmann. Il ne m'en a presque rien confié, mais ce que j'ai entendu dire de George Mothershield, c'est

qu'il aurait essayé de monter Kaufmann contre sa propre épouse. Il lui aurait divulgué « certaines informations » la concernant. Je répugne à colporter de tels ragots, mais c'est pour vous prévenir : je me répète, mais soyez très méfiant. Certains prétendent même que George Mothershield aurait essayé de retourner la psychanalyse contre Kaufmann et cherché à le faire douter de sa propre santé mentale.

Curtis soupira.

— Marc m'a confié, juste une fois, qu'il y avait quelque chose de très perturbant concernant toutes ces « atrocités » dans les livres de George. Sur la manière dont lui venaient ses idées. Et lorsqu'il évoqua les Mothershield, Marc n'a employé qu'un seul mot pour qualifier chacun d'eux, et vous savez combien les mots sont importants. Il a dit de George qu'il était très « tourmenté », et que son épouse était très « bizarre », aussi je vous renouvelle encore une fois mon avertissement, Mr Wilcox.



— III —

## Mrs Mothershield

Satiajit ne s'était jamais demandé à quoi pouvait ressembler l'épouse d'un écrivain à succès.

Pour combler cette lacune, il mena des recherches sur le romancier et son couple, mais ne trouva finalement que peu d'informations. Les apparitions publiques de George Mothershield étaient rares, souvent solitaires, et il ne donnait que peu d'entrevues. Les phrases revenant le plus dans les journaux étaient : « auteur de best-sellers », « l'écrivain le plus terrifiant de l'Amérique », « un analyste (*tiens, lui aussi*) des cauchemars de son époque ». À cela s'ajoutaient les critiques élogieuses de ses romans ainsi que leurs adaptations cinématographiques, qui avaient, elles aussi, été des succès, récoltant des fortunes au box-office. Des portraits moins flatteurs insistaient sur sa fortune et sur la violence malsaine de ses écrits.

Plusieurs journalistes soulignaient que George Mothershield était un cinéphile pointu, ce qui avait immédiatement plu à l'analyste. Martin Scorsese, connu pour être une encyclopédie vivante du cinéma, aimait paraît-il à discuter avec lui. Les quelques clichés du romancier, souvent pris dans sa jeunesse, n'avaient rien de très parlant. Quant à l'épouse de l'écrivain, Satiajit ne trouva rien la concernant.

\*\*\*

Au vu du luxe de la demeure, Satiajit songea qu'un domestique allait répondre à l'interphone. Au lieu de cela, il eut affaire à Mrs Mothershield elle-même.

— Je descends vous chercher, annonça-t-elle d'une voix enjouée.

Satiajit ne saisit qu'une forme gracieuse dans un chandail large arrivant avec une démarche souple et rythmée énergiquement par le claquement de talons sur la pierre.

— Je vous remercie d'être venu, lui dit-elle avec un magnifique sourire aux lèvres tout en lui indiquant la volée de marches ponctuée de palmiers menant à l'immense bâtisse.

Satiajit passa devant, et ce fut une fois dans le vestibule qu'il put enfin détailler son hôtesse.

Mrs Mothershield avait des cheveux d'un noir d'encre et une coupe au carré évoquant les actrices des années vingt. Ses lèvres, soigneusement maquillées d'un rouge sombre, étaient charnues et sensuelles, et son chandail ample laissait deviner une poitrine généreuse. À la manière de certains mannequins, elle portait un jean moulant et était montée sur des escarpins noirs. À bien l'observer, l'épouse du romancier se révélait être une magnifique femme d'âge mûr encore parfaitement svelte, et travaillant certainement à le rester.

— Nous allons nous mettre dans le patio, indiqua-t-elle en pointant du doigt une pièce tout en verre et ombragée par de hauts palmiers.

Satiajit s'installa dans un fauteuil en rotin. Mrs Mothershield s'assit à côté de lui, de travers sur son siège, et croisa ses longues jambes fuselées. Une pile de romans occupait une table

basse en verre. Le psychanalyste porta un regard rapide sur l'environnement.

— Vous analysez déjà ? s'amusa Mrs Mothershield.

— C'est un réflexe chez moi, dit-il en souriant.

— Vous m'avez alors moi aussi analysée, lança-t-elle avec un regard appuyé et charmeur.

Mrs Mothershield était une belle femme, et elle savait clairement en jouer.

*Une vraie beauté de cinéma*, pensa Satiagit.

Et s'il ne s'en troubla pas, il se fit état mentalement que Mrs Mothershield était certainement une des plus jolies femmes qu'il avait pu croiser dans sa clientèle.

— Je pourrais vous dire que vous avez été mannequin, annonça-t-il avec assurance, que je pencherais sur l'hypothèse que vous avez fait une école de mannequinat, que vous êtes allée le plus loin possible dans ce monde et que vous en avez tout appris, mais plus pour vous et votre confiance, que pour devenir réellement mannequin.

— C'est juste, en effet, et cette dernière remarque est une information que je n'ai jamais divulguée à la presse. Comment avez-vous deviné ? l'interrogea-t-elle avec un regard félin.

— Je pourrais vous répondre que j'ai déduit tout cela de votre manière de vous asseoir, indiqua-t-il en désignant les jambes croisées de son interlocutrice, mais aussi du soin de votre manucure et de votre maquillage, de votre manière de garder votre tête de trois-quarts, technique connue des poses en photographie, et enfin de votre manière d'incliner légèrement votre tête afin de rendre votre regard plus insistant et pénétrant, plus sensuel aussi. Ce sont des gestes que l'on ne fait pas naturellement. Vous avez appris aussi à soutenir le regard des autres, ce qui vous donne assurance et domination. Je pourrais vous dire tout cela, mais ce ne serait que de l'analyse de bas étage, Mrs Mothershield.

Martha éclata de rire, puis, quand elle cessa, il y eut un moment de flottement incertain.

*Curieuse entrée en matière*, songea Satiagit.

Mrs Mothershield écarta une mèche de cheveux de son visage, sourit, et désigna les romans sur la table.

— J'ai appris du docteur Curtis que vous étiez une des rares personnes à ne pas avoir lu de romans de mon mari.

— J'en suis désolé.

— Non, au contraire, votre regard sans *a priori* sera le bienvenu, car c'est précisément à ce sujet que nous avons besoin de vous. Que *mon mari* a besoin de vous. (Elle laissa planer un silence, et reprit :) Que *moi aussi* j'ai besoin de vous. Voyez-vous, mon mari traverse en ce moment une grave crise.

Satiajit l'interrompt poliment :

— Est-ce que vous me permettez de prendre des notes, Mrs Mothershield ?

— Oui, je vous en prie... Et appelez-moi Martha.

Mrs Mothershield fit un sourire timide. Elle changea alors totalement de posture. Même son expression évolua du tout au tout. Les yeux baissés, les genoux maintenant collés l'un contre l'autre, l'épouse du romancier qui s'était tout d'abord montrée sous l'aspect d'une femme fatale et glamour évoquait maintenant une étudiante timide.

*Le masque est tombé et elle me montre son vrai visage*, se dit Satiajit, et une vague d'empathie l'envahit.

Il ouvrit un cahier de notes neuf, spécialement réservé à son potentiel nouveau patient.

— Avant que nous commençons, prévint-il, je tiens à vous préciser que pour l'instant, même si je prends des notes préalables, je n'ai pas encore arrêté ma décision quant au suivi de votre époux.

— Si c'est une question d'argent, vous serez rémunéré très largement, s'empressa de répondre Mrs Mothershield. Je sais que nous vous imposons des contraintes particulières.

— Nous en parlerons plus tard, si vous voulez bien. Sachez aussi que le fait de ne pas voir votre époux avant de commencer, et de ne pas m'entretenir avec lui directement, est un facteur qui ne me facilite pas la tâche.

— Je sais, Mr Wilcox, et nous vous sommes très reconnaissants de l'effort que vous faites déjà.

Martha esquissa un sourire. Satiajit perçut que la situation devait être plus douloureuse que les apparences le laissent croire, même une fois le masque tombé.

— Je vous écoute, Mrs Mothershield.

— George n'écrit plus du tout, soupira-t-elle. Plus une ligne ne sort de sa machine.

— Mr Mothershield écrit à la machine ?

— Oui, impossible pour lui d'utiliser un traitement de texte. Satiajit nota ce détail, et Martha poursuivit :

— Et ce n'est pas une de ces pannes d'inspiration comme les romanciers peuvent en avoir, vous pouvez me croire. Je le connais bien. (Elle soupira à nouveau.) Mon mari ne s'intéresse plus du tout à l'écriture. Tout ce qui le passionne maintenant, c'est tout cela, Hollywood, les films, expliqua-t-elle avec un geste large destiné à illustrer son propos. Enfin, quand je dis que le *passionné*, c'est plutôt qui le *hante*.

— Vous en avez parlé avec lui ? demanda Satiajit, son stylo au repos.

— Oui, mais il évite la conversation ou bien il ne me répond pas, comme s'il ne m'avait pas entendu. Mais ce n'est pas ça qui m'inquiète le plus. Je le soupçonne de me cacher quelque chose. Pour tout vous dire, il ne parle que de films, comme si cela lui permettait de ne pas avoir à me parler de ce qui l'inquiète vraiment. Il meuble la conversation en parlant sans cesse de cinéma.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il vous cacherait « quelque chose » ?

— Dans son sommeil, je l'ai surpris plusieurs fois en train de marmonner une phrase que je ne comprends pas.

— Quelle phrase ?

— Il s'agite, se retourne, et dit : « Ils veulent une image. » Et la journée, il se passe en boucle certains films... Il vous demandera certainement de les visionner. Vous voulez que je vous donne les titres ?

— Non, ce n'est pas nécessaire pour l'instant.

Satiajit croisa ses jambes, posa son stylo sur son cahier, et resta quelques instants silencieux, réfléchissant à la situation.

— Donc, il s'agirait de comprendre pourquoi le cinéma l'obsède autant ?

— Oui, et plus particulièrement certains films. Mon mari collectionne les vieilles bobines. Nous avons quelques trésors.

— Ici, dans cette maison ? Je pourrais les voir ?

Martha sourit à nouveau, de ce sourire pâle qu'elle avait déjà dévoilé. Son visage trahissait à présent une grande fatigue.

— Non, ici nous n'avons presque rien, c'est notre villa de devanture, d'apparat. Tout est là-bas, dans l'Oregon. Enfin, *tout ce qui compte* est là-bas.

Satiajit en prit note, puis reposa son stylo.

— Martha, avez-vous envisagé que votre mari, George, s'intéresse simplement à autre chose que l'écriture ? Et qu'il en va de sa liberté de cesser d'écrire ?

— Bien sûr, mais tout cela est devenu une véritable obsession. Dès le matin, ça commence, il visionne des films, et ce jusqu'à tard le soir. Il se met très près de l'écran, comme s'il cherchait quelque chose. George a toujours investi beaucoup d'argent dans tout ce qui était cinématographique et photographique, dans des archives, des raretés, mais aussi du matériel, des caméras, des appareils. Récemment, je l'ai aperçu aussi qui transportait du matériel vidéo. Parfois, il s'enferme, et il se filme, aussi. Je ne sais pas ce qu'il fait, exactement. Toutes les habitudes que nous avons prises pour son travail sont bouleversées. Nous avons un code, que je continue de respecter, mais...

— Un code, dites-vous ?

Satiajit haussa les sourcils et regarda Mrs Mothershield par en dessous tandis qu'il notait ce détail.

— Oui. Très tôt mon mari a fixé certaines règles que je devais respecter pour qu'il puisse écrire.

— Pouvez-vous me dire quelles sont ces règles ?

— Je peux même faire mieux que cela.

Elle se leva, alla prendre un feuillet sous plastique qui traînait sur une étagère, et le lui tendit.

— Les voici, expliqua-t-elle. George était si sérieux sur ces points qu'il m'a fait signer un contrat.

Satiajit prit le document et en parcourut les grandes lignes. Martha Mothershield baissa les yeux et regarda le sol dallé de pierres beiges. Elle inspira longuement, mais se retint d'expirer quelques secondes avant de laisser chuintier un mince filet d'air entre ses lèvres. Satiajit avait pris de nombreuses notes, mais sentit en les parcourant que quelque chose ne collait pas. Il inspecta une nouvelle fois la feuille.

— Que pensez-vous de ces règles, Mrs Mothershield ?

Martha soupira sans le regarder.

— Oh, c'est bien normal. George m'a expliqué que tous les grands écrivains faisaient cela. Mais... Mais il y a cette pièce au grenier... Je n'ai jamais eu l'autorisation d'y pénétrer ; c'est ici, dans

notre code, indiqua-t-elle en désignant la clause qui s’y référait, et j’ai toujours respecté tout ce qu’il y avait dedans.

— Une pièce ? souligna Satiajit en griffonnant le mot sur son cahier.

— Oui, même si en réalité il s’agit de presque tout le grenier. Lorsque nous avons acheté la maison, George m’a dit qu’il y aurait deux endroits pour son métier d’écrivain. Deux endroits que je devrais respecter et où je ne devrais jamais aller. Il m’expliqua qu’il avait besoin de s’isoler pour écrire et que je ne devais jamais le solliciter de quelque façon que ce soit quand il y serait.

Satiajit songea à l’interrompre. *Comment ont-ils résolu le problème de la communication en cas d’urgence ?* Mais il préféra s’abstenir et laissa Martha poursuivre, notant que ses propos perdaient en cohérence.

— Il y a la cabane où il écrit, et le grenier où il trouve l’inspiration.

— Et ces lieux vous sont interdits ? s’étonna Satiajit.

— Oui. Je n’y mets jamais les pieds.

— Vous voulez dire que vous ne savez pas ce que fait *réellement* votre mari quand il se trouve au grenier ou dans sa cabane ?

— Je sais ce qu’il m’en a dit ; que dans la cabane, il écrivait, et c’est vrai : du jardin, on peut l’entendre taper, et puis les résultats sont là... quand il en sort, il m’apporte une dizaine de pages à lire. Mais au grenier, je ne sais pas. Quand je suis dans la maison, je l’entends parfois hurler lorsqu’il s’y trouve.

— *Hurler ?* répéta Satiajit en notant le mot sur son cahier.

— Oui, il pousse des hurlements, comme si quelqu’un le torturait ; c’est épouvantable.

Satiajit interrompit sa prise de notes quelques secondes, car il ne parvenait pas à croire ce qu’il venait d’entendre. Sa surprise devait être manifeste, car Martha s’empressa d’ajouter :

— Je sais, c’est difficile à croire, et cela avait déjà beaucoup perturbé le docteur Kaufman. Oh... c’est atroce, Mr Wilcox... Il y a la porte fermée, que je ne dois pas ouvrir. Et ses hurlements derrière, c’est si...

La voix de Martha s’étrangla.

Satiajit visualisa la situation et ne put empêcher un léger frisson de le traverser.

— Vous n’avez jamais essayé d’ouvrir la porte ? demanda-t-il.

Martha fit vigoureusement *non* de la tête.

Ses consultations l'avaient souvent conduit à entendre parler de situations humainement perturbantes, mais pas à ce point. Il vit un grenier, une porte close, et s'imagina les cris et les hurlements du romancier, l'inquiétude de Martha, son angoisse. La gorge soudain sèche, il aurait bien aimé un verre d'eau. Il articula, avec peine :

— Et cela se produit souvent ?

Martha ne répondit pas, et leva des yeux implorants sur lui. L'épouse du romancier avait maintenant l'allure d'une femme au bord du désespoir.

— Mais ce n'est pas tout... Il y a ses romans, articula-t-elle avec peine, d'une voix étranglée. Si vous n'en avez jamais lu, vous ne pouvez pas savoir, mais ils sont si violents, si malsains. Mr Wilcox, je ne sais pas si l'analyse que vous pourriez faire avec mon mari serait à même de l'aider. Celle qu'il a menée avec le docteur Kaufman n'a rien produit, j'ai même l'impression que la situation a empiré, mais... J'ai peur que tout ce qu'il y a dans ses livres cache quelque chose de son passé. Quelque chose de terrible... Il faut que vous l'aidiez... S'il vous plaît, docteur, aidez mon mari...

Martha Mothershield prit alors son visage entre ses mains et éclata en sanglots.



— IV —

Penny

— Alors, est-ce que tu vas accepter l'analyse ? demanda Penny en terminant de couper une carotte avec un gros couteau de cuisine.

Penny et Satiajit habitaient une maison modeste dans le quartier résidentiel de Los Feliz, à l'est d'Hollywood. Coquette mais sans prétention. Malgré les rentrées d'argent importantes que Penny avait avec sa petite entreprise de vêtements de sport,

sorte de succursale des usines paternelles, ils n'avaient pas encore réussi à s'offrir la maison de leurs rêves.

— C'est peut-être la chance que tu attendais, poursuivit-elle docement en prenant une nouvelle carotte pour la débiter en tranches fines.

Satajit posa sa veste de costume en lin sur une chaise et tira un tabouret de bar. Penny posa deux grands verres de citronnade, et Satajit y vit la marque de sa femme : deux grandes tranches de citron vert évoquant une cible empalée sur les rebords, et, en leur centre, une framboise pourfendue par une petite pique en bois. À la fois sophistiqué et cruel.

Satajit aimait la curiosité instinctive de Penny. Elle s'était attachée à découvrir les traditions orientales, se révélant même bien plus experte que lui sur la culture et les traditions indiennes. Mais à son grand étonnement la fascination de Penny s'était focalisée sur l'art des tortures et les supplices que pratiquaient l'Inde, le Japon et la Chine. Cette fascination faisait écho à un instinct de domination chez Penny, mais qui prenait dans l'intimité des élans sensuels et érotiques.

Satajit prit une gorgée d'eau citronnée et leva son verre en signe de remerciement.

— Peut-être, je ne sais pas trop quoi en penser. Nous n'avons pas encore abordé le coût de cette analyse, mais on me promet des montants importants. Il y a cependant un problème. Si j'accepte, je vais devoir aller dans l'Oregon. On me propose même une maison là-bas. Peut-être pourrions-nous nous y installer ?

Penny posa ses ustensiles et défit son tablier de cuisine.

— Cela ne va pas être possible, Sati, déclara-t-elle, les mains sur les hanches. Je ne peux pas quitter l'entreprise comme ça, tu le sais. Et puis faire des allers et retours...

Sa chevelure auburn luisait dans le soleil de fin de journée qui inondait la cuisine. En contre-jour, sa silhouette se détachait en ombres, esquissant un agréable contour dont le ventre avait légèrement perdu de sa minceur. Penny y plaça sa main gauche et le caressa.

— Et puis il y a autre chose, aussi...

— Quoi ?

— Mes parents viennent nous voir. Ils arrivent dans deux jours. Ils ont proposé de rester un peu.

Satiajit se redressa sur son tabouret à cette annonce et posa son verre comme si son contenu avait soudain un goût déplaisant.

— Je n'ai pas eu mon mot à dire..., commenta-t-il avec une moue de dépit et en tournant le regard vers les grandes fenêtres de la cuisine.

— Écoute, je sais que tu n'es pas en bons termes avec mes parents, mais ce n'est pas une raison pour qu'ils ne me voient jamais, rétorqua-t-elle sèchement.

— *Je*, souligna-t-il avec insistance en se désignant du doigt, *je* ne suis pas en bons termes avec tes parents.

— S'il te plaît, répliqua Penny, agacée, nous n'allons pas remettre ça à propos de mes parents ! Chaque fois qu'il est question d'eux, cela se termine toujours de la même façon, et nous nous disputons.

Satiajit se contint et soupira bruyamment.

— Je trouve injuste que tu insinues que *je* suis le problème, quand on se rappelle l'accueil qu'ils m'ont réservé.

— Ils ne t'ont pas mal accueilli, protesta Penny. Ils étaient surpris que j'épouse un homme de couleur. Nous en avons parlé tous les deux, je ne t'ai jamais rien caché les concernant. Pour eux, tu n'étais pas le gendre idéal. Ils auraient préféré un Blanc. Mais ils ont vu qui tu étais et ils ont vu que je t'aimais, et cela ils l'ont respecté.

— Ce n'est pas cela qui me dérange le plus chez tes parents, et ce n'est pas ça non plus qu'ils me reprochent.

— Ah, s'il te plaît... tu ne vas pas encore me parler de leur fortune.

— Si, justement. Tes parents ne m'aiment pas car ils estiment que je ne gagne pas assez d'argent, que je ne t'offre pas la vie que tu mérites, que je te fais vivre dans cette petite maison alors que ta place est dans une villa, chez les riches.

— Tu ne vas pas me faire ton couplet sur la fille de bonne famille que je suis. Je n'y peux rien. Je suis très heureuse d'être ici avec toi, même si la situation n'est pas celle que tu souhaites.

— C'est toi qui ramènes l'argent de la maison, dit-il avec dépit.

Penny soupira et leva les yeux au ciel.

— Et alors ?

Satiajit savait que Penny avait le virus de l'entrepreneuriat, comme ses parents. Qu'elle aimait diriger. Elle le dévisagea, et il eut du mal à soutenir son regard.

— Je sais ce que tu désires, Sati, et je t'admire pour cela, fit-elle alors sur un ton plus doux. (Elle posa une main délicate sur la sienne et la caressa, puis fit le tour du bar et vint s'asseoir à ses côtés, posant sa tête sur son épaule.) Je vois tout ce que tu fais pour moi. Pour *nous*.

Elle mit une nouvelle fois sa main sur son ventre. Satiajit sentit sa gorge se nouer. Aborder le sujet de l'enfant lui était toujours difficile.

— Ce n'est pas notre faute, si nous ne pouvions pas avoir..., commença-t-elle.

Il lui mit son index sur la bouche pour la faire taire.

— Chut, lui dit-il dans un murmure.

Déjà ses yeux se remplissaient de larmes. Penny, elle, ne pleurait pas. Elle lui caressa la joue affectueusement.

— L'opération a coûté très cher, mes parents le savent et ils ne t'en font pas le reproche.

Satiajit voulut rétorquer qu'ils ne les avaient pas aidés, mais se retint.

— C'est pour cela que pour l'instant nous ne vivons pas comme nous le souhaitons, poursuivit-elle. Mais là, avec ce qui t'est proposé, cela va peut-être s'arranger.

Elle lui caressa la joue. Satiajit soupira.

*Les cordonniers sont les plus mal chaussés.*

Ces mêmes talents de compréhension, de patience et d'analyse qu'il développait avec ses patients, il était incapable de les appliquer avec ses propres beaux-parents. Dès le départ, il y avait eu un blocage avec eux. Et s'il s'était félicité de fréquenter Miss Penelope Brodekker, fille de riches industriels, les Brodekker, eux, ne l'avaient pas vu de cet œil. Pour eux, un psychanalyste n'appartenait pas à leur classe sociale.

— Ne parlons plus de ça, tu veux, dit Penny en passant sa cuisse sur la sienne et en venant cette fois s'asseoir sur ses genoux.

— Attention, nous faisons grincer le tabouret, lança-t-il en souriant quand le métal du siège émit une longue plainte sous leurs deux poids.

— Je m'en fiche ! rétorqua la jeune femme avant de plaquer ses lèvres sur celles de son époux.

Satiajit passa les bras autour de la taille de Penny, et ils s'embrassèrent langoureusement.

— D'ailleurs, je n'ai plus envie de rester à la maison ce soir, lui susurra-t-elle. Sortons...

— Mais tu avais préparé à manger..., fit-il mine de protester.

— Et alors ? Ça ne fait rien. Sortons, s'il te plaît. J'ai envie de m'aérer, et de m'amuser, aussi.

— Te gaver de hamburgers et de sodas ? Tu es sûr que ça ira, pour ton régime alimentaire ?

— Sati, j'ai tenu pendant des mois à ne manger que des aliments augmentant mon acide folique pour faciliter la fertilité. Maintenant, je suis enceinte. De peu, d'accord, mais je crois que j'ai le droit à une petite incartade.

— Si tu le dis, fit jovialement Satiajit, et il posa un autre baiser sur les lèvres pulpeuses de la jeune femme.

La lumière du soleil couchant, encore vive et chaude, tombait sur eux, les nimbant d'un halo doré. Penny s'approcha de son oreille, la lui mordilla, et murmura :

— Je t'aime, tu sais... Tu es à croquer...



— V —

## Le parc d'attractions

Le parc d'attractions où Penny l'entraîna portait le nom de *Happy World*. Une joyeuse animation y régnait, faite de grondements de manèges, de cris surexcités, de musique festive et entraînante. L'odeur de sucre et de barbe à papa flottait dans l'air, mélangée à celle des oignons grillés, des frites et des saucisses.

— J'ai une faim de loup ! glapit Penny tout en tirant Satiajit par la main et en se dirigeant vers un stand de snacks. Je prendrais bien un gros hot dog avec une bonne dose de moutarde.

Un jeune homme portant un tablier vert tenait le stand, et il s'empressa de la saluer d'un grand sourire. Il réajusta sa casquette aux motifs du parc et annonça :

— Un hot dog saucisse grillée pour la jolie dame ?

D'un air gourmand, Penny hochait vigoureusement la tête. L'ambiance qui régnait dans le parc l'électrisait. La jeune femme ne marchait pas, elle sautillait de stand en stand en entraînant Satiajit avec elle. Elle s'était maquillée comme pour une soirée chic, et le rouge sur ses lèvres les rendait plus pulpeuses. Elle avait enfilé un pantalon court en jean, moulant, style pirate, et un T-shirt jaune sans manches. Et, dans cette tenue, Satiajit la revoyait telle qu'elle était étudiante, à peine à la vingtaine. Il lui en fit la remarque dans un baiser mouillé en la serrant contre lui.

— Et toi, tu as toujours cet air sérieux qui m'a fait craquer, minauda-t-elle en lui défaisant deux boutons de sa chemise à col Mao.

Tandis qu'elle se dandinait en regardant les stands de sucreries bondés de pommes d'amour, de guimauves et de sucettes torsadées et multicolores, il passa sa main autour de sa taille. Penny ne dit rien, mais sa démarche se fit plus langoureuse. Satiajit sentit les hanches de sa femme rouler contre son bras.

Ils déambulèrent en amoureux dans les allées remplies de monde. Une érection commença à naître entre ses jambes, gonflant son pantalon. Satiajit se pencha sur l'oreille de sa femme et la lui mordilla, puis il se pressa contre elle.

— Il serait peut-être temps de passer aux attractions, Mr Wilcox, plaisanta Penny en sentant son excitation.

— Je t'en propose une, si tu veux...

Elle lui mit une tape sur l'épaule.

— Pas celle-là, idiot, gloussa-t-elle. Ce soir en rentrant. Non, une attraction d'ici.

— Un truc qui te fait remonter tout ce que tu as mangé dans l'œsophage ? s'amusa-t-il en désignant les montagnes russes.

\*\*\*

De loin, l'attraction vers laquelle ils se dirigeaient main dans la main avait les contours irréguliers et tordus d'une vieille maison évoquant la façade des trains fantômes.

— Celle-là a l'air bien, allons voir.

— « La Maison aux Mille Miroirs », commenta Satiajit quand ils furent devant.

— Et là, pas de risque de dégoûter..., rit Penny en le tirant vers la caisse.

— Deux entrées ? croassa l'ouvreuse, une femme corpulente perchée sur son tabouret.

Tout en elle exprimait la lassitude, jusqu'à ses plis de menton, et Satiajit la prit en pitié. *Pendant qu'on s'amuse, elle, elle reste là.*

— Oui, deux, répondit Penny en se mettant sur la pointe des pieds, tout excitée.

— Z'êtes pas sujets aux problèmes cardiaques ni aux épilepsies ?

— Non, nous nous portons très bien, confirma Satiajit en prenant les billets avec un large sourire qui tentait désespérément de faire changer le faciès de l'ouvreuse.

La grosse dame indiqua un petit panneau écrit en rouge.

— Veuillez lire ça d'abord avant d'entrer, m'sieur-dame.

L'attraction était déconseillée aux enfants de moins de dix ans non accompagnés et prévenait clairement toute personne sensible qu'il valait mieux ne pas tenter l'aventure. Enfin, l'écrêteau stipulait que le parc se dégageait de toute responsabilité en cas de non-respect des avertissements et en cas d'accident ou de malaise.

— C'est si dangereux que cela ? voulut plaisanter Satiajit, mais le faciès de l'ouvreuse restait irrémédiablement fermé.

— M'sieur, nous avons toutes les semaines quelqu'un qui se trouve mal là-d'dans, c'est tout.

— Mais il n'y a là-dedans que des miroirs, non ?

La grosse dame le regarda d'un air bovin, mais lâcha tout de même un « amusez-vous bien m'sieur-dame » avant de passer au client suivant.

— Allons, viens, cesse d'embêter les honnêtes gens, dit Penny.

Elle s'était éclipsée une seconde et vint le tirer par la main pour qu'il la suive. Ils entrèrent dans l'attraction. C'était une bâtisse tout en bois qui évoquait les premières habitations des pionniers du Far West et était organisée sur trois niveaux.

— Il y a vraiment mille miroirs là-dedans ? demanda Sati en observant la taille de celui qui lui faisait face, un grand miroir plat dans lequel il se reflétait de la tête aux pieds. Ils doivent s'amuser, quand ils la démontent, cette attraction, poursuivit-il.

— Tu n'as pas fait attention, à l'entrée ?

— Non, je discutais avec cette charmante dame.

— C'était écrit que cette attraction est une des plus vieilles d'Amérique. Elle a plus de cent ans.

— Ce truc est là depuis plus de cent ans, tu dis ?

— Oui, ils expliquent qu'au départ il n'y avait que dix miroirs. C'était juste une maison de plain-pied, avec quelques illusions d'optique et une disposition des miroirs qui donnait l'impression qu'il y en avait beaucoup plus. Puis avec les années ils ont agrandi la maison, ajouté d'autres miroirs, et ont construit un premier étage, puis un second dans les années soixante-dix. Il y avait même des photos de changements de miroirs.

— Ils ont dû en remplacer des dizaines...

Penny émit un petit rire. En d'autres circonstances, son air de Mademoiselle-je-sais-tout pouvait être exaspérant, mais, là, Satiajit trouva à cette curiosité insatiable de son épouse un charme enfantin.

— Pas tant que ça, en réalité, continua-t-elle à expliquer. Ils n'en ont changé qu'une vingtaine en cent ans. Ils expliquaient qu'une majorité des miroirs étaient d'époque. Ce qui veut dire que certains ont cent ans et plus, d'autres quatre-vingts, d'autres bien moins de cinquante.

— Seulement vingt en cent ans, répéta Satiajit, impressionné.

— Les plus jeunes ont trente ans, comme nous.

Ils passèrent devant un miroir séparé en deux de telle manière qu'il coupait leur reflet au niveau de la taille.

— Celui-là, si tu te places correctement, tu ne verras plus que tes pieds ou ton buste, commenta Penny.

Ils firent l'expérience.

— Ah oui..., confirma Satiajit en observant son pantalon qui, coupé à la taille, semblait se mouvoir tout seul.

Il mima quelques mouvements de danse plutôt ridicules, et Penny éclata de rire.

— Et celui-là..., continua-t-il.

Et cette fois il exécuta un *moonwalk* tout en bruitant la rythmique du morceau *Billie Jean*.

— Wouaouh ! La grande classe, Mr Wilcox, applaudit Penny. Ça faisait une éternité que tu ne l'avais pas fait !

Quelques curieux, intrigués, s'étaient approchés, et applaudirent devant la performance.

— Il le fait super bien, le monsieur, commenta un gamin dans les jambes de son père.

Satiajit, intimidé, salua maladroitement les curieux qui finirent par se disperser, et Penny vint se coller à lui.

— Tu devrais me le faire plus souvent, celui-là. C'est en partie pour cela que je t'ai épousé.

Et elle lui plaqua un baiser mouillé sur la bouche.

— Et l'autre partie ?

— Je ne peux pas le dire ici..., minauda-t-elle à son oreille.

Ils passèrent devant une série de miroirs qui démultipliaient les reflets, puis ils montèrent à l'étage. À ce niveau, la disposition des miroirs adoptait celle d'un dédale, et rapidement Sati et Penny se sentirent perdus. Le nombre de miroirs augmentait, et leur disposition plus serrée renvoyait des dizaines de reflets.

— Je commence à comprendre pourquoi il y avait tous ces avertissements, dit Penny en serrant la main de son époux.

— Tu ne te sens pas bien ?

— Si, si, ça peut aller... Mais je vais peut-être te laisser continuer tout seul et redescendre au rez-de-chaussée ; tous ces reflets me font tourner la tête.

— Je vais redescendre avec toi.

— Non, continue, ça va aller. Il reste encore un étage, et je suppose que c'est le meilleur de toute la maison.

— En tout cas, c'est plutôt désert, ici.

Les visiteurs étaient en effet de moins en moins nombreux. Penny fit encore quelques pas avec Satiajit, et ils se retrouvèrent devant un couloir qui paraissait interminable et dont la profondeur était démultipliée par les reflets. Au bout, un escalier couvert de miroirs montait à l'étage. Le plus troublant était que leur image se reflétait juste en face d'eux, au loin dans le couloir. Cela donnait l'impression qu'une autre maison, semblable à celle-ci et avec d'autres eux-mêmes, s'ouvrait et se prolongeait à l'infini.

— Ça donne le vertige, murmura Penny. Je vais te laisser là. On se retrouve à la sortie, en bas.

— D'ac.

Sati lui donna un baiser. Il s'apprêtait à avancer dans ce couloir interminable lorsqu'elle le retint par la main.

— Au fait, pour mes parents, ça va aller ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Comme ils arrivent après-demain et qu'ils vont rester à la maison, ça va bien se passer... ? Je veux dire, tu feras un effort ?

Elle le dévisagea avec une expression oscillant entre la petite fille incertaine et la femme suspicieuse, ses yeux épiait le moindre de ses mouvements à la recherche d'une réponse, d'une certitude.

— Bien sûr que tout ira bien. Fais-moi confiance, la rassura Satiajit.



— VI —

## La maison aux mille miroirs

Satiajit monta à l'étage suivant et observa son reflet fragmenté dans les marches à mesure qu'il les gravissait. Une série de miroirs était placée juste au-dessus de l'escalier et reflétait le haut de sa tête, si bien que le jeu de reflets faisait à la fois apparaître dans une même image à la construction complexe le haut et le bas, ses jambes et ses cheveux.

Lorsqu'il atteignit le dernier étage, une légère sensation de vertige monta en lui. Les lumières, pourtant peu nombreuses, se multipliaient à l'infini et scintillaient. Des miroirs s'étendaient du sol au plafond en plaques formant un étrange dédale aux perspectives infinies. Sati fit quelques pas, et il se vit une dizaine de fois faire le même geste. Au-dessus de lui, dans une dimension inversée, dix autres lui-même en firent autant.

— Et je vous présente le labyrinthe de l'esprit ! commenta-t-il à voix basse sur un ton humoristique. Aussi complexe, infini et tortueux que notre psyché. Et quel est le comble pour un psychanalyste ? murmura-t-il encore entre ses dents alors qu'il passait les premiers panneaux miroitants. Se retrouver dans la Maison des Mille Miroirs.

Puis il arriva à une seconde série de panneaux, ceux-ci disposés de telle manière qu'ils formaient une étoile. Dans cet écrin de glaces s'ouvrait un univers étourdissant, fait de centaines de reflets.

*Ça doit faire ça quand on est enfermé dans un diamant.*

Satiajit progressa à la manière d'un chat traquant une souris, mais avec cette étrange impression d'être le traqué plutôt que le traqueur. Il avança d'un pas, se montrant à moitié, et des centaines d'autres lui en firent de même. Il se fit signe, et ses reflets lui rendirent la politesse.

Il progressa encore vers le cœur du labyrinthe, et y trouva une croix noire au sol. Depuis ce point de vue, un habile stratagème spatial permettait au spectateur de faire disparaître son reflet, pour ne plus avoir autour de lui qu'une diffraction infinie de miroirs renvoyant leur propre profondeur. La sensation était proprement vertigineuse. Satiajit s'ingénia à scruter chaque galerie qui s'étendait et se perdait en cristaux de cette couleur vert d'eau typique des rebords de miroirs.

C'est alors qu'il frissonna comme si un vent glacé s'était abattu sur lui. Une vague de chair de poule lui parcourut les bras. Au loin, très loin, peut-être à des centaines de réfractions de là, il avait aperçu une silhouette noire se découper, l'espace d'une seconde, dans l'une des facettes de l'infini des miroirs. Satiajit sentit sa bouche, soudain sèche et pâteuse, s'emplier d'un goût amer. Il frissonna à nouveau, en alerte. Il scruta plus attentivement les reflets innombrables, puis détourna le regard. La sensation persistait. Il était seul à l'étage, et le moindre visiteur aurait été repéré en apparaissant dans les premiers reflets.

Mais là, la silhouette noire qu'il avait vue, ou cru voir, était apparue à une multitude de réfractions de lui. Comme faite d'ombres et de ténèbres, elle était parfaitement effrayante. Une silhouette noire et filiforme au crâne oblong.

Satiajit se décala d'un pas, afin de faire réapparaître son image dans les miroirs. Il sursauta en se voyant. Sa peau naturellement sombre avait pâli en une couleur malsaine, et ses yeux noirs grands ouverts étaient injectés de sang. Un flash l'aveugla, et il sentit sa tête tourner. S'appuyant contre un miroir, il attendit que le vertige passe, sans succès. Maintenant, son cœur battait dans sa poitrine à la vitesse d'une machine à coudre. Une sueur glacée

lui dégouлина dans le dos, trempant sa chemise. L'air parvenait difficilement dans ses poumons. Haletant, il ouvrit la bouche pour aspirer plus d'oxygène.

Lorsqu'il se sentit un peu mieux, du moins assez pour pouvoir bouger, il retourna sur ses pas et dévala l'escalier miroitant. Là, il croisa deux personnes. L'une d'elles lui demanda s'il allait bien, mais il poursuivit sans répondre. Ses oreilles bourdonnaient.

*Je vais m'évanouir*, se répétait-il, au bord de la crise de panique. Ses reflets dans les miroirs continuaient à lui renvoyer une image terrible : il avait l'air blafard et l'allure ahurie de ces jeunes drogués qu'il avait croisés à Sainte-Anne. Il sortit en trombe de la Maison aux Mille Miroirs et chercha sa femme de tous côtés, prêt à hurler son nom.

Penny l'attendait assise sur un banc en face de l'attraction et dégustait tranquillement une grosse barbe à papa d'un rose artificiel peu engageant. Il se dirigea vers elle en titubant. Elle se leva précipitamment en l'apercevant.

— Oh mon Dieu, Sati, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Il s'agrippa au banc et aspira une grande goulée d'air.

— Je... Ça va passer..., bégaya-t-il en lui faisant signe de la main que tout allait bien.

Elle le fit s'asseoir et courut lui chercher une bouteille d'eau au stand le plus proche. Quand elle revint, il lui arracha la bouteille des mains et la vida en quelques gorgées.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Je ne t'ai jamais vu comme ça...

Il y avait de l'appréhension dans sa voix, et son regard lui lançait des œillades inquiètes. Ses mains couraient partout sur lui, cherchant une trace de ce qui avait pu le mettre dans cet état. Des curieux s'approchèrent, demandant si tout allait bien et s'il fallait aller chercher des secours.

— Tu t'es fait agresser ?

— Non, dis-leur que tout va bien, murmura-t-il.

Les curieux s'éloignèrent. Penny s'assit à côté de lui et lui caressa les cheveux, écartant des mèches noires trempées de transpiration de son front.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je... Je ne sais pas, je ne me suis pas senti bien. J'ai cru que j'allais faire un malaise. Il y avait trop de lumières, trop de reflets.

Il lui sourit fadement.

— Tu as bien fait de ne pas monter là-haut. J'aurais dû te suivre.

Elle lui donna un baiser sur le front.

— Je crois qu'il est temps de rentrer, annonça-t-elle en se levant et en lui tendant une main pour l'aider.

— Tu es sûre ? J'aurais bien refait un tour de manège, sur ces montagnes russes.

Penny lui donna une bourrade dans les côtes.

— Revenons, dit-elle. Et c'est moi qui conduis. Tu me feras part de ton analyse de tout cela sur la route.

\*\*\*

Cette nuit-là, ils firent l'amour avec passion. Pénélope le chevaucha longtemps, sauvagement, puis, lorsqu'ils eurent joui tous les deux, elle s'endormit rapidement. Satiajit, allongé sur le lit, les bras passés derrière la tête, ne parvenait pas à s'endormir, et fixait les pales du ventilateur qui brassaient l'air, lentement.

*Le grand brasseur d'air, le grand tourbillon des pensées, la grande hélice de la vie..., songea-t-il.*

La psychanalyse lui avait enseigné à voir des signes, des symboles, partout. Jusque dans le moindre objet. Ainsi, on pouvait être renseigné sur les troubles, les obsessions, les traumatismes, les désirs refoulés des individus. Et même si Freud, grand fumeur de cigares qu'il était, avait coutume de dire que « parfois un cigare n'est qu'un cigare », donc qu'il n'y avait rien de symbolique là-dedans ni aucune interprétation à en faire, Satiajit ne put s'empêcher de mettre en relation tous les événements de la journée.

1° D'abord cette proposition d'analyse. Une chance, en effet. Une bénédiction, même. Le moyen de faire enfin fortune, et de peut-être parvenir à mettre un pied dans le milieu hollywoodien.

2° Puis l'annonce de la venue de ses beaux-parents. Autrement dit le contraire : une malédiction, au regard de ses relations avec ceux-ci.

3° Ensuite, cette maison aux miroirs et son malaise. Aucun doute que son inconscient avait manifesté de manière consciente son ressenti : un malaise, tout bonnement et simplement.

4° Enfin, cette hélice au plafond, qui ressassait l'air et la décision à prendre.

Pourtant il omettait un détail, et il le savait. Cette silhouette noire, terrible, terrifiante, indistincte et sans visage qu'il avait aperçue au loin dans les reflets des miroirs. Il ne pouvait nier qu'il l'avait vue. Mais avec quels yeux ? Ceux de son corps, ou ceux de sa psyché ?

*Le message de mon inconscient est clair. Cette silhouette est l'ombre de la venue des parents de Penny qui se profile à l'horizon. La menace qu'ils représentent.*

Et cette silhouette terrifiante se trouvait naturellement baptisée : le Brodekker.

*C'est cela que tu as vu. Tu as vu un Brodekker.*

Il observa les pales tourner encore. Brasser l'air indéfiniment, ressassant le choix qui s'offrait à lui. Les Brodekker ou l'Oregon. Cela sonnait comme deux calamités, comme Charybde et Scylla, comme « entre deux maux il faut choisir le moindre ». Mais un autre adage disait encore que « la nuit porte conseil ».

Demain, il prendrait sa décision.

Mais un sentiment plus profond, qui le tourmentait de manière viscérale, l'empêcha de trouver le sommeil. Plus que la venue de ses beaux-parents. Plus que de laisser Penny seule ici et d'être absent. Il le sentait au poids infime dans sa poitrine, à ce voile qui se déposait sur sa réalité pour la ternir, comme un écran l'empêchant d'en jouir pleinement. Cela venait de ce qu'avait dit Martha à propos de George.

Le grenier. Le romancier enfermé dedans et se livrant à quelque activité impensable.

*« Il pousse des hurlements. C'est épouvantable... »*

Ce grenier interdit de visite à l'épouse. Mais pour quelle raison exacte ? Pour quel épouvantable secret ?

Une aura mystérieuse enveloppait l'écrivain. Une aura sombre et ténébreuse. Effrayante, presque. Mrs Mothershield avait appelé Satiajit à l'aide, clairement. Un appel désespéré, un appel au secours. Pour son époux, ou pour elle ? La réponse était évidente : les deux.

Et s'il hésitait encore, il y avait là une raison qui le poussait à accepter. Il ne pouvait négliger un tel appel et la possibilité de venir concrètement en aide à quelqu'un.

*Pour découvrir la suite du Miroir de Peter et commander le roman, [suivez le guide](#).*